Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1974)
Heft: 3

Artikel: Le monde à l'envers
Autor: Hondt, Jacques d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381042

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MONDE À L'ENVERS

Comment la nouveauté vient-elle au monde ? Il y a deux manières principales de se représenter son apparition. La première trouve son illustration la plus émouvante dans la prophétie de l'*Apocalypse*. L'autre est la manière dialectique.

Ces deux manières de se représenter l'apparition de la nouveauté s'appuient chacune sur une longue tradition, et elles se heurtent violemment dans les controverses philosophiques actuelles. Ceux qui tentent de penser et de maîtriser le changement, se partagent entre ces deux tendances. Il y a quelque chose d'apocalyptique dans un certain positivisme moderne, dans sa façon d'appréhender le changement.

Le Cataclysme

Certes, la prophétie de l'*Apocalypse* veut avant tout dire *ce que* sera le monde fabuleux dont elle annonce la venue prochaine. Mais en même temps, et cela retiendra d'abord notre attention, elle décrit aussi *la façon* dont ce monde adviendra, elle indique *comment les choses vont se passer*.

Relisons les paroles fameuses, en insistant moins sur les promesses que sur les modalités de leur accomplissement, elles aussi promises, sur la structure du changement en tant que telle, sur l'épistémie que présuppose ce texte.

« Puis *je vis* un ciel *nouveau*, une terre *nouvelle* — le premier ciel, en effet, et la première terre *ont disparu*, et, de mer, *il n'y en a plus*. Et *je vis* la Cité sainte, Jérusalem *nouvelle*, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux. *J'entendis* alors une voix clamer, du trône : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple et lui, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, *il n'y en aura plus* ; de pleur, de cri, et de souffrance, *il n'y en aura plus*, car l'*ancien* monde s'en est allé. »

Ce que la vision de l'*Apocalypse* décrit, c'est une *substitution* fantastique. A la place d'un ancien monde, désuet, se glisse soudain un monde nouveau, inouï. Dans le lieu même où persistait un rebut archaïque, et déplaisant, se présente d'un seul coup une nouveauté radicale et radieuse. L'époux, qui voit entrer l'épousée, parée de sa jeune beauté, n'en avait jamais tant vu !

L'innovation, selon cette vision, consiste en une translation, un déplacement, un déménagement. L'ancien monde « s'en est allé », brusquement *aboli* ; ce qui était là, s'évanouit, s'abîme, occulté d'un seul coup, et *autre chose* descend du ciel pour occuper ce lieu déserté. D'un côté un effacement, de l'autre une émergence. Sur cet immense écran lumineux que le Voyant contemple, les images se succèdent *sans lien* intime entre elles, des choses *entrent, passent* et *s'en vont*. Aucune illusion stroboscopique, c'est de la projection de diapositives : une vue chasse l'autre ou l'éclipse. Les données sont topologiques exclusivement.

Une ancienne théorie géologique attribue les transformations de l'écorce terrestre à des cataclysmes brusques. Dans un bouleversement fracassant, un continent surgit ici ; un autre, ailleurs, s'abîme dans les océans. Il s'agit d'éruptions, de conflagrations, de cyclones, de déluges, de tremblements de terre, de ce que, en général, nous appelons catastrophes — oublieux que nous sommes de l'étymologie de ce mot. Ce sont des *accidents* qui viennent, de l'extérieur, perturber un équilibre précaire.

Communément, les catastrophes, qui troublent un monde peuplé par le genre humain, sont ressenties par lui comme dangereuses, nuisibles, effrayantes, à cause de ce qu'elles peuvent apporter d'indicibles souffrances.

Mais il peut aussi se produire des catastrophes favorables, bien que le mot ait perdu cet usage. Favorables déjà par le fait que même si elles sont destructrices, elles font place nette pour quelque chose de meilleur. Les murailles du monde se lézardent et s'écroulent dans le fracas des destructions, mais, de cette façon, le terrain est arasé, tout prêt pour recevoir un nouvel édifice. A la place du chaos et de la misère s'installera un monde où tout sera, sinon luxe et volupté — le Prophète est un ascète — du moins ordre, calme et beauté.

Ainsi les fureurs catastrophiques de l'Apocalypse, comme les tremblements de terre, sollicitent-elles, dans leur œuvre même d'anéantissement, la construction d'un monde meilleur, la création d'un homme meilleur, elles appellent la différence.

Catastrophe funeste ou catastrophe heureuse, l'événement s'offre en une alternative impitoyable, souvent interprétée d'ailleurs dans les termes manichéens du bien et du mal, mais aussi, parfois, réduite à une altérité absolue et indifférente.

Ce qui s'en va, dans son abolition sans résidu ni survivance, se révèle comme *absolument étranger* à ce qui vient. Ce qui est congédié ne lègue aucun héritage ni ne laisse aucune sagesse à ce qui entre en fonction. Du passé, il est fait table rase. Son souvenir infecterait l'aujourd'hui neuf et vierge.

Sitôt créés, sitôt soufflés
Maître serpent les a sifflés
Les beaux enfants que vous créâtes...

Chaque structure du monde et chaque visage de l'homme diffèrent si radicalement de ceux qui les ont précédés, que l'on hésite même à parler encore de formes que prendrait successivement un *même* monde, ou de visages que se donnerait alternativement un *même* homme.

L'*Apocalypse*, elle, n'hésite pas. Elle ne prédit pas une amélioration, ou un replâtrage, ou un recyclage, ou une conversion. Ni non plus une transformation, ou une métamorphose, ou une mutation. Mais un chambardement total, radical.

La Jérusalem nouvelle — que l'on en relise la description ! — le prophète fait tout pour qu'elle ne *ressemble à rien*, et surtout pas à la Jérusalem terrestre dont il voudrait qu'elle ne fût ni son antécédent, ni sa condition, ni son négatif, pas même son repoussoir ! Les deux Jérusalem ne doivent être unies par aucune continuité, même de changement, par aucun devenir, et il n'y a pas place, là, pour une genèse immanente : mais un pur congédiement, d'un côté, et un pur commencement de l'autre, un commencement absolu, un miracle.

Les bienheureux du monde nouveau n'éprouveront aucune nostalgie du monde ancien, et ne se donneront aucune peine pour aller le retrouver. Sauront-ils qu'il a jamais existé ?

Il n'en persistera ni ruine, ni bibliothèque, ni encyclopédie, même inintelligible — et le nouveau monde ignorera toute cette engeance chagrine : historiens, archéologues, archivistes qui prétendent à chaque instant nous dire ce que fut le passé alors même qu'ils le qualifient parfois d'irrécupérable, d'insaisissable, d'inaccessible. Ce sera une dévastation culturelle intégrale.

Mais ce qui singularise la vision de l'*Apocalypse*, ce n'est pas seulement qu'elle est apocalyptique — la catastrophe absolue ! — mais c'est encore qu'elle est *une vision*. Jean raconte ce qu'il a *vu*, ce qu'il a *entendu*. Il était comme dans une salle obscure, fasciné par le spectacle d'une superproduction mondiale. L'événement se présentait à une échelle telle que, médusé, il s'est bien gardé d'intervenir. S'il avait tenté la moindre ingérence, sans doute eût-il été aussitôt renvoyé à ses écritures, ou bien broyé entre les deux mondes coulissants.

Ne pas bouger et voir venir, c'est la première maxime d'un certain positivisme.

Un positivisme prudent et un positivisme *mystique* — si l'on peut tolérer cette association de termes. Ils nous rappellent ce positivisme moderne, quelque peu armé de structuralisme, qui analyse les systèmes de conditions de la connaissance, les épistémies englouties et les épistémies émergentes, sans concéder à l'homme le droit d'intervenir dans les événements épistémologiques.

Là aussi des mondes s'abolissent, dans un brusque effondrement, là aussi surgissent d'autres mondes, *sans rapports* avec leurs prédécesseurs, là aussi on se complaît à analyser et à décrire ce que l'on voit — mais bien sûr avec une lucidité qui fonde davantage les prévisions apocalyptiques que l'on hasarde [1].

Le renversement

Toutefois, la vue des changements du monde ou des mondes n'est pas nécessairement et uniquement apocalyptique et catastrophique. Une autre manière de concevoir les choses conteste la vision apocalyptique, sans d'ailleurs la rejeter entièrement, mais en s'efforçant plutôt de la compléter, de l'approfondir, de la dépasser en l'enrichissant. C'est la manière dialectique.

Elle remarque d'abord que l'*Apocalypse* ne parvient pas à être aussi apocalyptique qu'elle le voudrait, ni l'événement qu'elle annonce aussi catastrophique qu'elle le souhaite, ni la nouveauté qu'elle nous laisse espérer aussi totalement étrangère au passé qu'elle se flatte de l'être.

La comparaison du contenu du monde ancien et du contenu du monde nouveau nous révèle le maintien d'un *lien* que le cataclysme aurait dû rompre irrémédiablement.

Mais mettez-vous à la place du prophète, situation aussi prestigieuse qu'inconfortable ! Ou bien il parle la langue du monde ancien — comme c'est effectivement le cas dans l'*Apocalypse* — et alors il lui faut décrire avec un vieux vocabulaire des choses dont il voudrait qu'elles parussent radicalement neuves, mais qui, à cause de la permanence du langage et des cadres fondamentaux de pensée, conservent malgré tout un air suranné. Le Voyant des temps inédits s'en tirera en les présentant négativement et en leur retirant ce qui lui semble constituer l'essence irrécusable, le *ce sans quoi*, des temps actuels : il n'y aura plus de cris, de larmes, et de souffrances...

Ou bien le théoricien parle la langue de l'épistémie nouvelle, comme le voudraient faire quelques-uns de nos contemporains, et il

[1] Voir notre article : « L'idéologie de la rupture » (*Revue de théologie et de philosophie*, 1971, n° 4, p. 255).

se situe alors dans un autre lieu de pensée. Mais il lui faut dans ce cas user du langage nouveau pour parler des mondes abolis et des épistémies englouties. Pour marquer la nouveauté, il l'oppose négativement à l'ancienneté, à la péremption, à l'archaïsme. Ceux-ci n'apparaissent pas si radicalement différents que l'on ne puisse tout de même s'emparer d'eux intellectuellement, et les analyser.

Ce monde nouveau que nous fait entrevoir l'*Apocalypse*, il n'a pas rompu avec l'ancien toutes les amarres. Il n'est pas *n'importe quoi* d'autre, dans une altérité indifférente. Il n'est pas simplement *différent* du monde ancien. Mais très précisément il en représente *le contraire*.

La Jérusalem qui descend du ciel et qui voudrait ne ressembler à rien, voit sa figure reflétée par la Jérusalem terrestre. Elle en est comme la réplique négative, l'image en creux, quelqu'effort que déploie le prophète pour nous donner le change. Une Jérusalem retournée comme on retourne un doigt de gant. Si le visionnaire avait réfléchi sur sa propre vision, il n'aurait eu guère de peine à en déceler le procédé de construction, qui consiste à déterminer l'inverse de ce que l'on constate réellement.

Mais d'ailleurs, souvent, et dans le *Nouveau Testament* lui-même, les différences détectées ou promises sont aiguisées jusqu'à la contradiction, et le passage d'un terme à l'autre se présente alors comme *un renversement*. « Les premiers seront les derniers, celui qui s'élève sera abaissé. » Le *Sermon sur la montagne*, entre autres textes remarquables de ce point de vue, multiplie les formules qui définissent la cité de Dieu comme une cité terrestre renversée, mise sens dessus dessous.

Mais alors, dans ce cas, le lien entre l'une et l'autre devient très intime et profond. Les mondes successifs et différents tiennent les uns aux autres parce qu'ils se contredisent. Ce qui s'accomplit, ce n'est plus la simple substitution d'autre chose à ce qui était, mais c'est un retournement sur soi-même et, en désignant cela, le mot *catastrophe*, employé communément, nous l'avons vu, dans une toute autre acception, retrouverait son sens étymologique : tour que l'on effectue sur soi-même, renversement, révolution, retournement, conversion. La nouveauté ne vient plus d'ailleurs par un glissement, un déménagement, une migration. Mais la nouveauté se cachait au cœur de l'ancien, parce que la réalité n'est pas plate et qu'elle possède un revers, ou un intérieur, ou des virtualités, une vie intime, une profondeur.

Dès lors, le glissement, la migration, la descente, l'émergence ne se présentent plus que comme *les apparences*, certes importantes, mais toutefois partielles et superficielles, d'un mode plus profond et plus complet de changement : le renversement.

On voit le jour succéder à la nuit, et l'on peut croire qu'ils se poursuivent et se chassent l'un l'autre. Mais une pensée qui ne se résigne pas à errer à la surface des choses discerne vite qu'il ne s'agit pas ici, au fond, de déplacement. *L'impression* de déplacement n'est elle-même qu'une conséquence partielle de la révolution quotidienne de la terre sur elle-même. Au théâtre, un décor descend du cintre pendant qu'un autre disparaît dans les dessous : déplacement unique et univoque. Mais celui qui visite les coulisses découvre toute une machinerie cachée : le déplacement unique et univoque n'est qu'un aspect illusoirement isolé d'un mouvement circulaire ou alternatif grâce auquel, à plus longue échéance, les décors différents reviennent régulièrement sur scène, parce que des rouages *tournent sur eux-mêmes*.

Il en va de tous les renversements comme de ceux qui se produisent sur la scène, dans ce que l'on appela autrefois « catastrophe théâtrale » et, ensuite, « coup de théâtre ».

Le spectateur très en retard à la représentation du *Tartuffe* pourrait croire à une catastrophe abrupte :

« C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître ! »

Tartuffe met Orgon à la porte de chez lui ! Les rôles se renversent soudain. Le maître devient le client. Le client devient le maître.

Mais qui donc serait assez naïf pour croire, dans ces conditions, que le renversement spectaculaire n'a pas été longuement préparé par une lente évolution ?

L'esprit humain, devant chaque substitution, ou chaque glissement de phénomènes, ou chaque cataclysme, en recherche les causes et les conditions d'abord cachées. Quand il est conquis à la méthode ou aux habitudes dialectiques, il y soupçonne d'avance l'effet d'un renversement.

Cette attitude d'esprit présuppose que tout est renversé ou le sera, que nous sommes, vivons et nous mouvons dans un monde renversé.

La conscience du renversement

Il est vrai que le renversement, pour typique qu'il soit, n'est pas toujours sérieux ou objectif.

Il y a des renversements *pour rire*. Mais le rire lui-même se renverse. Il arrive que le rire des uns soit la souffrance des autres, encore accrue par ce rire, et que le rire conduise au bord des larmes.

Dans l'Antiquité, les *Saturnales* étaient une fête, voire une immense farce, dans un déchaînement de gaieté brutale.

Mais où commençait, où finissait la farce, et quel sens pouvons-nous attribuer, maintenant, à ces Saturnales ? Pendant trois jours, à Rome, le monde, du moins en apparence, changeait de base — en hommage à l'égalité qui, selon la légende, avait régné dans l'*Age d'Or*.

Une farce ? sans doute. Mais cette farce, tout en ne dérangeant que la pellicule la plus superficielle du monde, avait aussi son sérieux. Précisément les gens sérieux, ceux qui prenaient au sérieux les structures du monde réel, ceux qui n'étaient pas dupes — même pas dupes de la plaisanterie — préféraient s'éloigner de Rome pendant ces jours où une belle patricienne risquait à chaque instant de subir les attouchements d'un esclave tout juste libéré de l'ergastule.

Au Moyen Age et jusque dans les temps modernes, le *Carnaval* jouera ce rôle de symptôme d'un renversement dont la menace reste encore secrète.

Le déguisement permet, « pour rire », l'échange illusoire des rôles sociaux. Le déguisement typique c'est celui du maître en valet et du valet en maître, du banquier en savetier, de la dévote en Cypris (et elle s'accorde pour une nuit des libertés païennes), de la catin en marquise et du bourgeois en clair de lune. Le riche quitte, pour un jour, sa pelisse confortable pour revêtir le manteau rapiécé d'Arlequin. Et s'il n'y avait pas ce bout de taffetas noir sur les visages ? Le masque démasque le déguisement. Mais quand le masque tombe, comme dans les comédies de Marivaux, l'échange des costumes et des rôles laisse pressentir de grands renversements sociaux.

Avant de se retourner lui-même, le monde se renverse dans l'image que les hommes s'en donnent. Le monde peut même se renverser alternativement dans une *même* conscience. Quel étrange personnage que « maître Puntila » de Bertold Brecht, qui, en état d'ébriété, exprime ce que tant d'autres pensent secrètement ! Se méfiant de l'alcool, ses pareils ne voient que le monde renversé. Mais lui, quand il est ivre, il saisit le monde tout différemment, il traite son valet en homme, se libère de l'obsession et de la servitude de l'argent, promet le mariage à des femmes sans fortune, devient presque humain, comme dans une crise de folie !

Il ne fait pas cela tout à fait sérieusement, plutôt sur le mode de la Saturnale et du Carnaval — mais les autres prennent parfois au sérieux ces conduites humaines raisonnables qui, pour lui, ne sont que des débordements d'ivrogne. Il renverse chaque matin, à jeun, ce que, la veille, l'alcool avait redressé. Son esprit marche droit quand son corps est ivre.

Le sentiment du monde renversé, visible-invisible, à demi sérieux dans les temps d'harmonie momentanée, devient plus conscient de lui-même pendant les époques de décadence d'une civilisation, dans les périodes de crise. Alors il s'exprime dans les œuvres des grands écrivains, d'une manière consciente, beaucoup plus que symptômale.

Par exemple, au début de la décadence grecque, les Sophistes mettent en question toutes les croyances communes, ils envisagent systématiquement, pour chaque affirmation habituelle, pour chaque

coutume ou institution établie, le pour et le contre, et ils s'efforcent d'argumenter pour justifier chaque chose et, aussi bien, et immédiatement, son contraire.

La crise est si profonde et le vertige de ces rhéteurs si troublant qu'à la fin ils ne savent plus très bien sur quel monde ils raisonnent : sur le monde positif ou sur son contraire ?

Aussi Calliclès, dans le *Gorgias*, prétend-il que la Cité athénienne est un monde renversé, le contraire de ce qu'il devrait être. La conjuration des faibles impose sa loi aux forts, alors que dans le monde droit devrait régner la loi de nature, selon laquelle le supérieur et le plus fort commande à l'inférieur et au plus faible, et lui prend tout !

Et il propose le renversement.

Mais quand Socrate lui suggère l'image d'un autre monde, un monde de justice et de droit, non pas de nature, il proteste que ce monde idéal décrit par Socrate est contraire au monde réel !

C'est, sous forme mythique d'abord, un monde où ceux qui sont sans défense devant les tribunaux humains triompheront sans peine devant le tribunal divin, où ceux qui ont régné sur terre seront déchus, où ceux qui ont joui peineront, etc. Un monde renversé !

Ce sont les Iles bienheureuses : le monde opposé, le monde de la métaphysique et de la foi.

Nous trouvons là une confrontation active : le monde à l'endroit, le monde à l'envers. Socrate prend parti, avec chaleur, pour le monde qui lui paraît droit.

Mais d'autres peuvent très bien décrire un monde à l'envers sans opter aussi ouvertement contre lui. Ils se contentent de dire *ce qui est*, le lecteur jugera lui-même : ils feignent de ne pas s'en soucier.

Ainsi Pétrone décrit le monde de la décadence romaine, apparemment sans le dénoncer. Mais ce qu'il décrit est tel que la réalité, comme d'autres l'affirmeront, « parle d'elle-même et assez fort ».

Un monde renversé, le monde de Trimalcion ! Ce monde où règnent les médiocres et les vicieux, où des milliers d'esclaves peinent pendant que quelques privilégiés gaspillent dans une débauche insensée, un monde où les bons écrivains doivent mendier leur pitance pendant que de pitoyables histrions connaissent l'apothéose, un monde où l'homme exploite l'homme comme une chose ou une bête, un monde qui est le contraire de ce qu'il devrait être ! Et ce monde, en même temps qu'un monde renversé, est un monde d'invertis. Des hommes s'y disputent, des hommes font la cour à des hommes, épousent des hommes...

Comment devant ce tableau ne pas imaginer le monde contraire, ne pas éprouver une nostalgie du monde contraire ? Car il était facile à Fellini, non pas techniquement de réaliser son film, mais imaginativement de reprendre le thème du *Satyricon* pour illustrer,

par l'image de ce monde repoussoir, le monde idéal que le chrétien appelle de ses vœux. Comme il lui était aussi facile, généralisant la description de Pétrone, de suggérer qu'elle vaut pour tout le monde humain, en tout lieu, en tout temps, un monde humain terrestre qui est l'image renversée, retournée, inversée, négative du vrai monde, de la Cité de Dieu.

Tous les mécontents, tous les contempteurs, tous les rêveurs d'ailleurs, tous les utopistes ont toujours procédé ainsi pour esquisser l'image du monde qui devrait être. Ils ont renversé l'image du monde réel. L'exemple de ce procédé leur venait de loin et, selon certains d'entre eux, de haut !

L'immanence

Toutes ces attitudes intellectuelles présentent un caractère commun. Elles supposent que le renversement s'effectue sous l'influence d'une force extérieure au cours du monde lui-même : un faisceau de décisions humaines arbitraires, ou une chute fatale, ou un génie malin. *On* a renversé le monde. Il y a *quelqu'un* ou *quelque chose* qui a renversé le monde. *Il a été renversé,* et donc : il faut le redresser ou aller ailleurs chercher la droiture. Mais l'idée du monde renversé gagne en profondeur lorsqu'elle se présente comme appartenant à ce monde lui-même.

De telle manière qu'il n'est pas nécessaire de le renverser, mais qu'il sait bien faire tout seul la culbute, indépendamment des désirs ou des sentiments que les individus peuvent éprouver à ce sujet !

L'idée est venue — et ici le mérite de Hegel ne saurait être estimé trop haut — que le renversement, en quelque domaine que ce soit, n'est pas une opération extérieure, un coup de force, mais que le renversement est la loi-même, la loi la plus générale du cours des choses, une loi *immanente* au monde lui-même, le monde désignant ici toute chose et la totalité dans laquelle les choses se différencient.

Toute chose, toute qualité, en se développant et en s'accentuant, se renverse.

L'idée d'ailleurs a été retenue par Marx, quoi qu'en disent les marxistes !

C'est l'idée que toute chose ne saurait jamais être figée que momentanément et artificiellement, et qu'elle devient son contraire.

Cela vaut pour les impressions subjectives et pour les intentions humaines, mais aussi pour les relations humaines objectives. Et il arrive d'ailleurs que des renversements s'effectuent simultanément à ces divers niveaux de réalité, que les idées et les sentiments des hommes changent en même temps que se renversent les structures politiques et sociales. Il est piquant de constater que cette simultanéité des divers renversements n'implique pas leur univocité. Les

idées peuvent se renverser précisément dans une direction contraire à celle que prend le renversement des choses. Le poète Henri Heine nous livre de ce mouvement complexe un exemple piquant : il s'est reconverti aux croyances de son enfance en 1848, précisément au moment où le monde politique se ralliait, lui, aux idées nouvelles que Heine avait, dans sa jeunesse, ardemment propagées. Il nous raconte comment sa reconversion personnelle passa inaperçue précisément parce que tous les esprits étaient fascinés par un renversement en sens inverse, une conversion qui, pour des yeux non exercés et des esprits peu philosophiques, prenait une tournure apocalyptique, mais dont lui, Henri Heine, ne pouvait méconnaître le caractère dialectique :

« Par bonheur, écrit Heine, l'honorable public était occupé, à cette époque, par des spectacles si grandioses, si inouïs, si fabuleux qu'il ne put remarquer le changement qui, alors, affecta ma modeste personne. Oui, ils étaient fabuleux et inouïs, les événements de ces folles journées de février, quand la sagesse des plus malins fut réduite à néant, et quand les élus de la sottise furent élevés sur le pavois. Les derniers devinrent les premiers, ce qui était le plus bas monta tout en haut, les idées aussi bien que les choses se trouvèrent retournées *(umgestürzt)*, c'était vraiment le monde renversé *(die verkehrte Welt)*. Si, dans ce monde absurde, et qui marchait la tête en bas, j'avais été un homme raisonnable, ces événements m'auraient certainement fait perdre la raison. Mais, fou comme je l'étais alors, le contraire ne pouvait manquer de se produire, et c'est précisément en ces jours de délire universel que je revins à la raison ! »

Ainsi, le renversement, comme mode du changement, concerne-t-il aussi bien l'image que le concept, le rêve que la réalité, les individus que la société, l'histoire que le mythe, les mots que les choses. Il n'offre pas en lui-même un *critère* de la vérité, mais une *forme universelle de l'intelligibilité*. Il effectue la synthèse du même et de l'autre, ce que Hegel appelait « le lien du lien et du non-lien ». C'est ce que précisément tout un courant de la pensée contemporaine rejette, et d'autant plus décidément qu'il rapporte tout à des conditions fondamentales d'intelligibilité, à des systèmes ou des modèles de compréhension, et qu'il tend à couper *tout rapport* entre ces blocs de conditions, ces systèmes et ces modèles.

On nie maintenant communément, par exemple, que le matérialisme dialectique de Marx renverse l'idéalisme dialectique de Hegel, que le socialisme soit un renversement du capitalisme, que la science effectue un renversement de l'opinion, que le nouveau soit un renversement de l'ancien, que le vrai soit l'envers du faux, qu'il y ait, en général, une loi du retournement et, plus généralement encore, une dialectique.

A la place du renversement, c'est l'image de l'éclatement ou du déménagement qui tend à s'imposer à certains esprits, l'idée de cataclysme.

Certes, la lecture des journaux donne cette impression première, ou plus exactement, la lecture des grands titres.

Mais la lecture des articles dément cette première impression ou, plutôt, la dote d'un autre sens. Et la réflexion sur le contenu des articles, davantage encore la réflexion philosophique, dissipe cette impression de « sans rapport », de « sans lien », de discontinuité radicale.

Que pourrait donc dire le journaliste dans son article, s'il ne tentait d'*établir des rapports* entre ce qui paraît d'abord n'en pas comporter, s'il *ne nouait des liens* entre des événements apparemment disparates, s'il ne rétablissait des *connexions*, une *interdépendance*, une *unité* fluide et vivante du monde humain ? Une unité *mobile*, celle d'un perpétuel renversement !

Le monde pourrait d'abord paraître plat, sans envers, sans profondeur et sans entrailles. Mais dès longtemps déjà les philosophes du soupçon se sont levés. Sous l'apparence chaotique et apocalyptique du monde ils ont pressenti une puissance d'abord secrète qui le tourmente et l'agite. Il ne s'agit pas seulement de la fièvre qui trouble le regard, ou d'une ivresse subjective qui ferait voir double. Mais c'est le monde lui-même qui a son revers et qui, comme toute lumière, réclame une moitié d'ombre, non pas morne, plutôt une ombre active, vivante, négative et négatrice — et par cela même, créatrice et salutaire. L'image du monde renversé et le concept du renversement satisfont mieux aux conditions ultimes d'intelligibilité, à cet égard, que l'idée d'éclatement, ou que celle de déménagement qui, non dénuées de validité parcellaire, doivent leur rester subordonnées. L'éclatement n'est qu'un moment du renversement.

Problèmes

Pourtant, la thèse de l'universalité du renversement comporte des difficultés.

Une grave objection, parmi d'autres, s'élève contre elle.

Nous sommes partis de la question : « Comment la nouveauté vient-elle au monde ? »

Et nous avons répondu : cette nouveauté vient au monde par le renversement, dans ses diverses modalités.

Mais alors, devrait-on objecter, si tout événement consiste, pour l'essentiel, en un renversement, comment la nouveauté pourrait-elle se produire, à longue échéance ?

Certes, si vous renversez un sablier, cela donne du nouveau. La tête est en bas. Mais si vous le renversez une deuxième fois, vous le rétablissez dans sa position première !

Si l'esclavage était le renversement de la communauté primitive, la féodalité le renversement de l'esclavage, le capitalisme le renversement de la féodalité, le socialisme le renversement de toutes les formes sociales qui l'ont précédé depuis la communauté primitive — on devrait finalement se retrouver tout simplement au point de départ, et Gros-Jean comme devant.

Alors ce qui distinguerait Marx des théoriciens de la Restauration, c'est que ces derniers restaient trop timides : ils ne voulaient rétablir que la féodalité du Moyen Age. Marx, lui, voudrait rétablir la communauté préhistorique ! Le socialisme consisterait en un retour à l'âge des cavernes ! Il n'y aurait donc aucun progrès réel, aucun changement concret du contenu social, et toute l'histoire humaine se serait effectuée en pure perte. N'avons-nous pas là une réfutation de la thèse du renversement ? Celle-ci ne nous prive-t-elle pas du principe d'explication de la nouveauté ? Puisque le renversement n'est jamais qu'un rétablissement ou une restauration !

Il faut le dire, parce que c'est trop souvent oublié, presque tous les révolutionnaires ont présenté la révolution *aussi* comme une restauration.

C'est d'une grande évidence pour tous les utopistes qui ont rêvé d'un retour à l'Age d'Or, ou d'un retour à l'innocence perdue, ou d'un « état de mœurs » antérieur à une civilisation corruptrice.

Mais on rappelle beaucoup moins souvent que des inventeurs, des novateurs, voire des révolutionnaires, tenus généralement pour réalistes, ou en tout cas pour efficaces, ont eux aussi présenté de cette manière le processus. L'ont-ils fait à tort, ou à raison, c'est là une autre affaire, et sur ce point les opinions peuvent varier ! Mais qu'ils aient procédé ainsi, voilà qui est incontestable.

Un révolutionnaire peut présenter la révolution comme une restauration, à certains égards, le renversement social consistant à *rétablir* une structure originaire. Par exemple — et je choisis cet exemple parce qu'il est peut-être le plus surprenant — Marx, songeant à ce qu'il appelle « l'unité originaire entre le travailleur et les moyens de production », déclare : « C'est seulement sur la base matérielle que le capital crée, et au moyen des révolutions par lesquelles passe la classe ouvrière et toute la société dans le processus de cette création, que peut être rétablie *(wiederhergestellt)* l'unité originaire. »

On imagine Marx, en général, comme le penseur le plus éloigné de cette conception du changement par renversement, et donc par restauration parcellaire de l'ancien.

Sur quoi l'on n'a pas manqué, d'ailleurs, d'ironiser facilement. On connaît à ce propos la boutade de Jacques Lacan. Celui-ci aime à rappeler ce qu'il appelle « une historiette fameuse » sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Je le cite : « L'exploitation de l'homme par l'homme : définition du capitalisme, on le sait. Et le socialisme alors ? C'est le contraire ! »

Et de sourire ! Quelle naïveté de croire que le renversement d'un rapport puisse changer quoi que ce soit ! Pour susciter le nouveau, un renversement ne saurait suffire !

On peut répondre d'abord qu'il ne s'agit pas nécessairement d'un processus simplement circulaire et d'un renversement simple. Pas un cercle : depuis Goethe, on a proposé la figure de la spirale. Une ascension circulaire, un retour et une restauration, mais qui s'accompagnent d'une élévation.

Comment expliquer alors cette ascension, si l'on s'en tient au mouvement de renversement ?

Il faudrait alléguer que les renversements du monde social sont eux-mêmes englobés dans un mouvement plus vaste qui les conditionne. Ils sont provoqués par l'accumulation des résultats d'un travail humain historique continuel. Mais ce travail humain millénaire relève à son tour d'un processus de renversement, le renversement du rapport de l'homme à la nature. L'homme est l'animal qui renverse sa propre nature, et qui devient parcellairement producteur du monde dans lequel il vit. Cette activité bouleversante de l'homme durera-t-elle toujours ? N'est-ce qu'un tour de valse momentané ?

La perspective dialectique se montre plus optimiste que l'autre, mais elle ne se déleste pas de son moment apocalyptique.

L'activité de l'homme peut faire confiance à une prospective audacieuse : l'homme se montre capable de renverser toute chose et soi-même.

Toutefois, qu'il ne se monte pas trop la tête ! Si l'homme renverse tout génialement, c'est parce que, en dernière instance, le monde lui-même est renversant, et donc, à la longue, très dangereux :

Tout retourne sous terre et rentre dans le jeu !

Dans les moments de plus grande exaltation créatrice et inventive, il convient de garder en mémoire cet avertissement du poète, apocalyptique à sa façon.

JACQUES D'HONDT.